



**Gradhiva**

Revue d'anthropologie et d'histoire des arts

17 | 2013

L'esthétique du geste technique

---

## « Comment *Homo* devint *faber*. Comment l'outil fit l'homme. »

Françoise Sabban

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2678>

DOI : 10.4000/gradhiva.2678

ISSN : 1760-849X

### Éditeur

Musée du quai Branly Jacques Chirac

### Édition imprimée

Date de publication : 16 mai 2013

Pagination : 194-207

ISBN : 978-2-35744-049-74

ISSN : 0764-8928

### Référence électronique

Françoise Sabban, « « Comment *Homo* devint *faber*. Comment l'outil fit l'homme. » », *Gradhiva* [En ligne], 17 | 2013, mis en ligne le 28 mai 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/gradhiva/2678> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/gradhiva.2678>

---

© musée du quai Branly



## « Comment *Homo* devint *faber*.

Comment l'outil fit l'homme. »

par **Françoise Sabban**

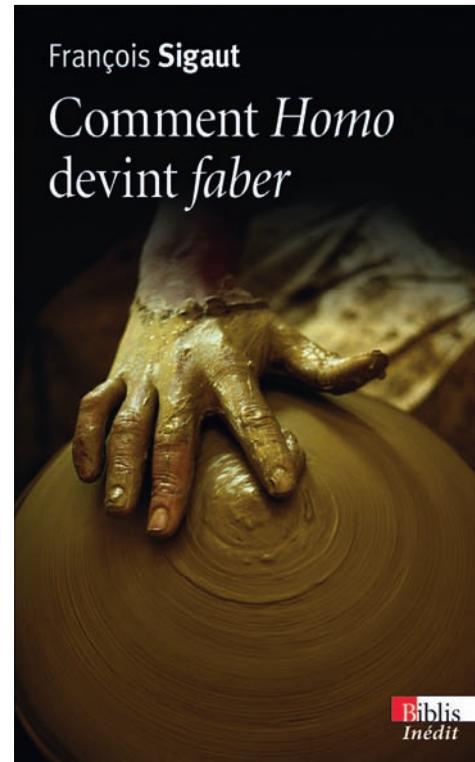
François Sigaut, *Comment Homo devint faber. Comment l'outil fit l'homme*. Paris, CNRS Éditions (collection « Biblis », série « Le passé recomposé »), 2013, 236 p.

François Sigaut est décédé le 2 novembre 2012, quinze jours après la parution de ce livre, belle œuvre scientifique d'un chercheur qui n'a cessé de bousculer les lignes et d'ouvrir nos horizons, mêlant l'érudition, l'imagination et la créativité à des approches réellement pluridisciplinaires, lui qui se définissait comme historien et anthropologue des techniques mais dont la première formation, en tant qu'ingénieur, était l'agronomie. Il nous invite ici à penser à rebours des idées convenues, à l'instar d'autres de ses textes. Cet ouvrage reprend d'ailleurs nombre de questions qui l'ont intéressé au cours de sa carrière et qu'il a déjà en partie abordées dans certains de ses articles passés. N'ayant pas lu l'intégralité de son œuvre, il n'est pas sûr que je puisse rendre compte aussi précisément qu'il le faudrait de tous les échos que suscitent ses prises de position et ses hypothèses dans ce petit livre. Que l'on veuille bien me pardonner.

Cet ouvrage est précédé d'un avant-propos salubre dans lequel l'auteur expose avec verve comment il a procédé, et surtout comment, à partir d'une idée, il a été entraîné sur des chemins qui l'ont éloigné de ses compétences, le conduisant ainsi à formuler des hypothèses dont il doute de l'entière validité. Il revendique cependant le risque de l'erreur, laissant à son lecteur « le soin de séparer le bon grain de l'ivraie ». N'est-il pas plus belle démonstration de ce que doit être la recherche ? C'est en tout cas une bonne entrée en matière, qui suscite la curiosité et donne envie de poursuivre la lecture.

Quel est donc le propos de cet ouvrage, dont le titre même peut paraître surprenant : n'est-ce pas l'homme qui fit l'outil, et non l'inverse, comme semble le prétendre Sigaut ? Bien sûr, on imagine aisément qu'une fois l'outil fabriqué par l'homme, il contraint son utilisateur à le perfectionner et, dans ce sens, on pourrait peut-être dire que l'outil fait l'homme. Cela contredit d'ailleurs le fameux adage : « Il n'y a pas de mauvais outils, il n'y a que des mauvais ouvriers. » Ce qui est stigmatisé dans cette formule, c'est bien l'incapacité de l'homme parfois à se servir de l'outil, considéré comme un auxiliaire utile à la condition qu'on sache l'employer correctement. En somme, cette maxime suggère que l'outil s'oppose à l'homme fabricant lorsqu'il est *maltraité* (au sens littéral du terme), alors même qu'il a été pensé et fabriqué par l'homme à son service exclusif. L'outil serait-il récalcitrant, et aurait-il une vie autonome dès lors qu'il ne participe pas pleinement aux visées de son créateur ?

Non seulement Sigaut ne pense pas l'autonomie de l'outil lorsqu'il est mal employé, mais au contraire, il estime que c'est l'homme lui-même qui est outil dans le geste technique. Pour lui, en effet, hormis les mouvements spontanés du corps, toutes les actions humaines sont, dit-il, « outillées ».



1. Henri Bergson, *L'Évolution créatrice* [1907], Paris, PUF, 1959, p. 88 (« Les Classiques des sciences sociales ». Université du Québec à Chicoutimi. Bibliothèque numérique).

Il développe son argumentation et ses hypothèses sur la question dans deux premiers chapitres, puis, dans un troisième, il complète sa réflexion par une analyse de la relation qui s'instaure entre l'homme, son outil et la matière qu'il travaille, en se fondant sur un ensemble bibliographique très riche relevant de plusieurs disciplines. Les propositions qu'il élabore sur ce sujet s'inscrivent dans la problématique de la place de l'homme au sein du règne animal, et sont conçues comme des pistes pour une compréhension de ce qui distingue les hommes des bêtes et fait de l'homme un homme.

« L'action technique est toujours outillée », nous dit Sigaut. Que faut-il entendre par cette affirmation qui est au fondement de ses interrogations dans cet ouvrage ? Et surtout en quoi est-elle un élément important dans la qualification de l'humain lorsqu'on examine et tente d'analyser les activités de l'homme au sein du règne animal et qu'on essaie d'appréhender sa spécificité ?

Selon Sigaut, bien que l'homme ait été de tout temps considéré comme un *tool-making animal*, d'après la formule de Benjamin Franklin, nul n'a jamais vraiment approfondi ce constat. Même lorsque les préhistoriens et les naturalistes ont commencé à s'intéresser à la question de l'homination, ils n'ont pas accordé de rôle prééminent à cette capacité toute humaine de produire des outils à son service. Et quand les philosophes, les ethnologues et autres spécialistes se sont attaqués à la question de leur côté, ils ont réduit ce processus de fabrication à une « projection » du corps humain en outil, sans autre explicitation. Sigaut, quant à lui, estime que même si l'outil « prolonge » la main, il effectue autre chose que ce que notre organe de préhension est capable de faire ; et qu'il ne peut donc être considéré comme un *simple* prolongement de celui-ci : il résulte même d'une véritable invention, et une invention qui ne doit rien à une quelconque imitation des animaux, par exemple, comme certains l'ont aussi affirmé.

Seuls deux philosophes, selon Sigaut, ont accordé à cette question une véritable attention. Henri Bergson et Simone Weil sont régulièrement cités à ce propos dans plusieurs de ses travaux. D'après lui, ils ont tous deux entraîné dans le débat non seulement l'homme et son outil, mais aussi la matière sur laquelle l'intelligence de l'homme a dû s'exercer. Or le propre de la matière est d'être solide, nous dit Bergson, et c'est bien à partir de cette résistance à vaincre que l'homme a formé son intelligence. Et voilà enfin élucidé, grâce à Bergson, le titre de l'ouvrage de Sigaut : « Si nous pouvions nous dépouiller de tout orgueil, si, pour définir notre espèce, nous nous en tenions strictement à ce que l'histoire et la préhistoire nous présentent comme la caractéristique constante de l'homme et de l'intelligence, nous ne dirions peut-être pas *Homo sapiens*, mais *Homo faber* », nous rappelle le philosophe<sup>1</sup>. Ainsi, précise Sigaut, « l'intelligence est née par et pour la manipulation des choses matérielles » (p. 21). Mais il souligne aussi le malentendu qu'a engendré le concept d'*Homo faber* par la suite chez les préhistoriens, *Homo faber* ayant été inséré dans une hiérarchie le plaçant à un stade antérieur à *Homo sapiens*. Certes, *Homo faber* fabrique et fait des « choses » avec une certaine intelligence, mais ce n'est pas l'intelligence supérieure d'*Homo sapiens*, comme le disent les préhistoriens. Prière de ne pas confondre le charpentier à son établi et le savant devant son lutrin !

Sigaut stigmatise cette opposition couramment faite entre intelligence *intellectuelle* et intelligence pratique, opposition qui est devenue vulgate dans nombre de disciplines mais qui est dévalorisante pour la seconde forme d'intelligence, nous dit-il. Et, à ce propos, il cite Weil dans ses *Réflexions sur les causes de la liberté et de l'oppression sociale*, ouvrage daté de 1934 et qui traite du travail manuel dans une perspective semblable à celle de Bergson. Tous ceux qui ont connu Sigaut savent que cette interrogation fut l'un de ses chevaux de bataille. Il se situe ici, par la bibliographie qu'il convoque, dans le champ du débat philosophique, comme pour dire aux contempteurs des activités techniques que l'on peut élaborer des raisonnements de cet ordre sans négliger de s'intéresser aux petites choses... et même que celles-ci sont éminemment instructives. Il ne manque jamais de souligner ce « mépris » diffus constamment entretenu par les « intellectuels » à l'égard des activités matérielles. Il soupçonne même du mépris chez les babouins mâles dominants, qui sont prompts à s'emparer du butin des femelles dites « périphériques », résultat de leur activité technique, et dont ils les privent sans hésitation (p. 163)!

En quelques pages, il fustige également certains ethnologues, ou plutôt l'ethnologie quand son histoire se limite à une succession de paradigmes en -isme, qui, à son avis, ne sont pas de véritables théories scientifiques, mais relèvent souvent des modes; et qui « depuis un siècle n'ont jamais pris en compte qu'une part assez restreinte du domaine de la discipline, le reste étant ordinairement rejeté dans le domaine de l'anecdote » (p. 29). De ce jugement sévère, il sauve Marcel Mauss et ses *Techniques du corps*, ouvrage fondateur à ses yeux. C'est ainsi que Sigaut déplore l'absence d'inventaires satisfaisants des techniques du corps lorsque celles-ci conduisent à des actions efficaces par le biais d'outils ou à main nue.

Quelles sont les raisons de ce désintérêt qui n'a cessé d'affliger Sigaut? L'ennui, peut-être, avance-t-il, sans trop y croire tout de même (p. 26-27). Curieux, le recours de sa part à cette explication par une disposition affective, par ailleurs si difficile à qualifier. Car on sait bien que les motifs d'ennui des uns sont sujets à enthousiasme pour d'autres. Preuve en est l'ardeur de plus d'un chercheur pour les techniques du corps, y compris envisagées à la façon de Sigaut. Car il en existe, même s'ils sont moins nombreux que les adeptes des « grandioses spéculations abstraites », pour employer le vocabulaire de notre auteur. Simplement, ceux-là n'occupent pas toujours le haut du pavé académique et, de ce fait, parviennent moins fréquemment à imposer leurs choix et leurs orientations. D'ailleurs, le cherchent-ils toujours? Il faut peut-être plus d'un Mauss, d'un André Leroi-Gourhan, d'un André-Georges Haudricourt ou d'un Sigaut pour que l'espace des nobles intérêts scientifiques s'ouvre à des préoccupations encore considérées comme terre à terre par certains et que soit pleinement acceptée la *Technologie, science humaine*, selon le beau titre d'un recueil de textes d'Haudricourt paru en 1987, et dont la préface signée Sigaut est un lointain écho au livre d'aujourd'hui<sup>2</sup>. Les choses évoluent cependant, ces grands noms ont de dignes successeurs, et l'on promeut aujourd'hui de nouveaux champs de recherches qui suscitaient, il y a encore quelques décennies, sinon le mépris, du moins la condescendance amusée. Et puis après tout n'est-ce pas plus excitant de défricher des terres vierges

**2.** André-Georges Haudricourt, *La Technologie, science humaine. Recherches d'histoire et d'ethnologie des techniques*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1987.

3. *Techniques & Culture*, 1-2(54-55), 2010: 84-86

et de chercher à convaincre et à accrocher l'intérêt de ceux qui n'y penseraient pas, orientés qu'ils sont depuis longtemps sur d'autres chemins ?

Mais revenons à la thèse centrale de son livre, après avoir admis avec lui pour conclure ce premier chapitre que « les techniques du corps sont des faits comme les autres », mais « [qu'ils] sont pratiquement invisibles, scientifiquement parlant ». Si on les considère comme anecdotiques, il faut bien comprendre que cette imputation est circulaire, car « pour savoir si un fait quelconque est significatif ou non, il faut l'avoir étudié ; ce que précisément, l'imputation d'anecdote rend d'avance impossible... » (p. 36).

Le deuxième chapitre de l'ouvrage aborde une série de questions qui permettront à Sigaut de réaffirmer brièvement sa thèse, c'est-à-dire l'existence d'un « modèle mental de l'action outillée » (p. 97), opposée à la théorie « inverse » qui fait de l'outil une « projection organique vers l'extérieur » (p. 95). Pour parvenir à cette conclusion déjà suggérée au début du livre, l'auteur examine plusieurs questions : les mouvements de la main, les prises manuelles du tir à l'arc et les opérations de la main mises en œuvre dans la récolte des grains, un sujet qu'il a travaillé pendant de nombreuses années.

S'appuyant sur plusieurs travaux antérieurs de description et de classement des mouvements de la main, Sigaut estime que ce genre d'entreprise nécessite une identification précise des mouvements, avant même leur classification, la constitution de corpus de faits et non pas le recueil d'occurrences prises au hasard, et surtout la distinction de leurs niveaux d'analyse. De ces trois exigences, la première et la deuxième relèvent de l'évidente démarche scientifique et ne font pas question. Pour ce qui est de la distinction des niveaux d'analyse, Sigaut ne prétend pas à l'originalité, il reprend ce que différents auteurs, philosophes, économistes, cybernéticiens et psychologues ont déjà élaboré. Pour ce genre d'étude, l'action de préhension doit être décrite en référence aux trois concepts de *structure*, *fonctionnement* et *fonction*. En d'autres termes, il est indispensable au préalable de se poser les trois questions suivantes : de quoi s'agit-il (structure) ? comment ça marche (fonctionnement) ? à quoi ça sert (fonction) ? Sigaut avait déjà présenté ces concepts, développés par le neurophysiologiste Jacques Paillard en 1976, dans une note brève, « Retour sur "Des idées pour observer" », parue dans *Techniques & Culture* en 2010<sup>3</sup>.

Pour illustrer son propos, Sigaut prend l'exemple du couteau en expliquant qu'« un couteau ne sert pas à couper mais en coupant, en ce sens que l'action de couper en général n'est pas une fonction » (p. 54). Mais, ajoute-t-il aussitôt, « ce n'est pas non plus vraiment un fonctionnement, car il y a cent façons différentes de couper quelque chose. *Couper* n'est qu'une catégorie hétérogène de fonctionnements différents entre lesquels le langage courant ne distingue pas ; catégorie commode et même indispensable dans les échanges ordinaires, mais qui est inutilisable pour une analyse quelque peu rigoureuse » (p. 54). Cette argumentation est l'une des parties les plus coriaces de l'ouvrage de Sigaut et demande réflexion. Tout d'abord, il faut noter qu'il part des mouvements de la main et des modes de préhension pour traiter d'un outil – le couteau –, donnant le sentiment qu'il confond, ou semble confondre, l'outil lui-même et l'usage qui en est

#### ci-contre

**fig. 1**  
Peter Johnson, *Trois chasseurs tirant avec des flèches empoisonnées*, Botswana, désert du Kalahari, vers 1970-1990.  
© Peter Johnson/Corbis.



4. Le choix de l'expression « corps continu » demanderait à être précisé : les cheveux constituent-ils un corps continu ? La notion d'instrument mériterait de même d'être complétée : un tesson de verre est-il un instrument ?

5. Mot souligné par nos soins.

fait, celui de « couper ». Il ne parvient pas à décrire l'objet, ni son usage, à partir des trois concepts dégagés antérieurement. Mais, au fond, était-ce vraiment son objectif ? Voulait-il plutôt attirer l'attention de son lecteur sur la difficulté d'une telle définition ? Quoi qu'il en soit, il est difficile d'adhérer à ce *distinguo* qu'il fait en disant que le couteau ne sert pas à couper mais *en* coupant. Pourtant, il a bien conclu que l'action de couper, étant ce qu'il appelle une « catégorie hétérogène », ne correspond ni à une fonction ni à un fonctionnement. De fait, l'action de couper doit être spécifiée dans sa finalité concrète pour prendre sens, comme il le note d'ailleurs. Personne ne coupe sans couper quelque chose de précis. Alors, qu'est-ce que « couper » ?

En s'évertuant à repérer l'action de « couper » dans le champ des opérations manuelles, en employant chaque fois le verbe « couper » sans autre détermination, Sigaut change inconsciemment de registre d'analyse, adoptant celui de l'analyse linguistique. Le mot « chien » désigne un animal, mais il n'aboie pas, comme le rappellent souvent avec humour les linguistes. Le morphème « couper » est avant tout un mot appartenant au lexique français, qui a comme référent une *idée abstraite*, celle de « rompre un corps continu par l'intervention d'un instrument tranchant » selon le *Trésor de la langue française*. Cette définition, perfectible d'ailleurs<sup>4</sup>, correspond à la *représentation* d'une opération générique qui n'a pas nécessairement de validité universelle, même si elle est attestée comme référent d'un item du lexique français. Si l'on prend le chinois pour exemple, on constate que l'opération de couper peut être qualifiée par le verbe *qie* qui semble générique, mais dans les faits, on coupe le pain, les blés, du bois et les cheveux, entre autres, en utilisant des verbes différents, et dans ces cas précis le verbe *qie* ne convient pas. Le contraste aurait été encore plus éclatant si l'on avait pris l'exemple du portage : il n'existe pas de verbe générique en chinois pour désigner cette opération, chaque mode de portage étant qualifié par un verbe différent en fonction des parties du corps ou des instruments impliqués dans l'action.

Ce développement, assez difficile à suivre, et dont je ne suis pas sûr d'avoir saisi toutes les subtilités car il correspond au résultat d'une réflexion élaborée sur plusieurs années, pose la question de la constitution d'un métalangage technique pour échapper à la prison des usages familiers et communs de la langue qui piègent le descripteur des opérations techniques par les références obligées et stéréotypées qu'elle propose. Cette difficulté préoccupait Sigaut, mais curieusement, il n'y fait pas allusion ici. Au fond, son propos n'était peut-être pas là, mais dans la signification profonde de l'action technique qui, selon lui, « existe comme catégorie pertinente dans toutes les sociétés et dans toutes les cultures, que cette catégorie soit *explicitée* ou non<sup>5</sup> » (p. 64). Il aura auparavant pris la peine d'affirmer d'ailleurs que l'action technique est liée à celle d'efficacité matérielle, notamment pour « des formes d'action qui sont strictement et banalement matérielles et reconnues comme telles » (p. 64). On connaît l'importance du concept d'efficacité, à ne pas confondre avec celui d'utilité, pour les gestes techniques, que Sigaut introduit ici en partant comme il se doit des travaux de Mauss. Quand il analyse deux corpus issus de deux ordres techniques bien définis, les prises manuelles du tir à l'arc et les opérations manuelles pour la récolte des grains, son essai de démonstration précédent s'éclaire.

Les différentes prises manuelles permettant de pincer la flèche et la corde sont dénombrables et descriptibles, elles offrent même une possibilité de généralisation, l'objectif final de Sigaut, qui entend montrer qu'en combinant un ensemble descriptif complet et une approche cinématique inspirée par le travail de Franz Reuleaux<sup>6</sup>, on parvient à un degré de généralisation satisfaisant. Malheureusement, il concède qu'il ne sait pas s'il est possible d'appliquer cette approche à d'autres catégories de prises manuelles (p. 80).

Avec son deuxième exemple, Sigaut parvient à constituer un inventaire structuré et probablement exhaustif de toutes les actions employées dans la récolte des différentes parties des céréales, restitué en un seul tableau. À celui-ci, il ajoute un répertoire des différents outils utilisés pour aider ou suppléer la main dans son travail, et il propose de faire une distinction essentielle entre «outils nécessaires» et «outils auxiliaires». Hormis la main nue qui fonctionne comme un outil (thèse première de Sigaut), soit les outils font ce que la main ne pourrait jamais faire seule (pensons à la faux), soit ils l'aident (comme les étuis digitaux) en augmentant son efficacité. Mais de nouveau l'auteur se pose «la question de savoir si cette catégorisation a une validité qui dépasse le domaine strict de la récolte des céréales, si elle a une valeur plus générale en termes d'évolution humaine» (p. 93). Le chapitre se conclut sur le rôle des outils auxiliaires, aussi appelés «outils prothèse», dont il réaffirme qu'il faut les avoir pensés et conçus avant de pouvoir les imaginer comme aide au corps et que, de ce fait, le corps lui-même ou certaines de ses parties préhensiles sont eux aussi conçus comme des instruments à l'image d'outils. C'est «le modèle mental de l'action outillée» qui «par une sorte de retournement» s'applique au corps propre (p. 97).

Si Sigaut avait limité son ouvrage à ces deux chapitres, nous aurions pu penser qu'il nous avait livré le dernier état de ses analyses sur l'action outillée après plusieurs décennies de travail. Il nous proposait là un ensemble de possibles généralisations, quitte à ce que nous travaillions dans nos domaines respectifs pour voir comment pouvaient fonctionner les «lois de Sigaut», le principe de cumulativité dans la recherche étant ainsi mis en œuvre. Mais Sigaut a ajouté un troisième chapitre à son livre qui, tout en creusant le sillon de l'action outillée, nous emmène vers d'autres aventures, dont on perçoit qu'elles l'ont enthousiasmé.

Ce dernier chapitre porte sur l'action outillée telle qu'elle est pratiquée par les hommes, en comparaison avec les animaux auxquels on prête une certaine intelligence, justement parce qu'ils sont capables de *faire quelque chose* avec des «outils»; le mot outil, ici, pouvant désigner n'importe quel objet ayant une utilité pour aider à la réalisation de l'opération envisagée. Au fond, quel est le propre de l'homme quand le singe semble apte à *faire* la même chose que lui ?

La question n'est pas aussi triviale qu'il y paraît, et pour apporter son grain de sel au débat Sigaut s'appuie sur un corpus impressionnant de références bibliographiques qui relèvent, entre autres, de la théologie, de la philosophie, de la psychologie, de l'éthologie, des sciences cognitives mais aussi des travaux récents issus des milieux scientifiques «animalistes». Après un tour d'horizon sur le sujet, il estime que les recherches

6. Franz Reuleaux, *Cinématique. Principes fondamentaux d'une théorie générale des machines*, Paris, F. Savy, 1877 (éd. originale *Teoretische Kinematik*, Braunschweig, F. Vieweg & Sohn, 1875).

ont jusqu'ici navigué (sans aboutir à rien d'autre finalement qu'à des considérations générales) dans un entre-deux entre les spécificités humaines que sont la conscience, ou bien le langage, et celles qui n'en sont pas vraiment car partagées avec les animaux, comme l'intelligence ou la socialité. Il propose qu'on aborde la question sous un jour nouveau en examinant la thématique de l'action outillée. Puisque certains animaux, et en l'occurrence les primates, semblent aptes à produire des actions outillées, il suggère de voir ce qui pourrait les distinguer des hommes en la matière. Constatant une fois de plus que l'action outillée, paradoxalement, a été beaucoup plus étudiée chez les animaux que chez l'homme, il s'attache à examiner les aptitudes qu'elle requiert chez l'homme et les sentiments ou comportements qu'elle suscite chez lui pour voir si ceux-ci sont également attestés chez l'animal. Mettant en quelque sorte l'animal et l'homme sur la même ligne de départ de l'action outillée, il note ce qui les distingue dans l'exercice de l'intelligence déployée à cette fin.

Il reprend d'abord ce que certains psychologues, comme James Gibson, ont montré : l'animal vit dans son monde, monde clos dans lequel l'outil ne crée qu'une petite ouverture, tandis que « l'univers des hommes n'est plus directement connecté à leur biologie » (p. 121). Et même lorsque les animaux entrent dans des processus d'apprentissage, ces derniers sont limités à des fins précises. Ainsi, conclut-il, « chez l'animal, l'intelligence est un moyen, chez l'homme, elle peut devenir une fin » (p. 126). En d'autres termes, pour l'homme, le plaisir de la réussite d'une opération peut primer sur le résultat recherché. Ce qui s'illustre dans l'opposition existant entre jeux d'émulation et jeux d'affrontement qui concrétiserait parfaitement la ligne de partage entre l'homme et l'animal, les jeux d'émulation semblant inexistant dans le monde animal, contrairement aux jeux d'affrontement qui y sont bien présents. De fil en aiguille, Sigaut approuve Charles-Georges Leroy (1723-1789) dans son ouvrage *L'Intelligence des animaux*, qui supposait que les bêtes ne connaissent « ni l'ennui, ni la curiosité stimulante que nous éprouvons » (p. 126). Et, précise-t-il : « la curiosité stimulante est la recherche du plaisir de la réussite, [...] l'ennui est l'effet de la privation durable de ce plaisir » (p. 128). Voilà donc une vraie différence entre nous et eux. Quant à l'expliquer par la physiologie, Sigaut refuse de se lancer dans la moindre hypothèse et ne fait qu'une allusion très rapide et peu convaincue au volume du cerveau de l'homme en comparaison de celui des primates.

Du côté de l'action outillée elle-même, il suggère que sa spécificité est de contraindre le travailleur à *partager* son attention entre le maniement de l'outil pour qu'il ne lui échappe pas et le but qu'il cherche à atteindre. Un tel partage de l'attention ne lui semble pas attesté chez l'animal. Ainsi, plaisir de la réussite et partage de l'attention seraient deux éléments essentiels quand on cherche à appréhender ce qui permet de distinguer l'homme de l'animal.

Cependant, il convient de comprendre la signification de ce plaisir que donne la réussite, nous dit Sigaut. Il reprend la question en soulignant que les actions humaines ne prennent toute leur dimension que dans un partage de l'expérience avec d'autres semblables qui permet « de créer de nouveaux liens sociaux plus stables, plus durables, et potentiellement plus nombreux que ceux qui procèdent de la seule physiologie » (p. 152).



**fig. 2**  
*Fauchage du blé en  
Beauce, vers 1900.*  
© Neurdein/Roger-Viollet.

**7.** Voir à ce propos la généalogie des prises de position depuis les années 1940, mise en évidence par Sigaut (p. 153, note 63) qui souligne que c'est vraisemblablement grâce à la parution de l'ouvrage d'Antonio Damasio, *L'Erreur de Descartes*, en 1995, que l'on peut constater un changement d'appréciation chez les chercheurs et spécialistes concernés.

**8.** Sigaut suggère que « l'entraide n'est pas propre aux mammifères, elle est très présente chez les oiseaux, et sans doute aussi dans la plupart des espèces sociales, même si son importance est variable. Ce qui est propre aux mammifères, c'est l'absence d'échanges » (p. 171).

**9.** Pour de plus amples précisions, le lecteur lira avec attention le passage où Sigaut essaie d'utiliser trois néologismes (*homopraxie*, *hétéropraxie* et *sympraxie*) pour classifier les différents répertoires d'activités des sociétés animales (p. 174).

C'est alors que le plaisir de la réussite se comprendrait car il se trouverait au confluent des deux effets produits par le partage de l'expérience : une meilleure solidité du groupe humain, ainsi qu'un accroissement de l'efficacité des actions. « C'est ce rôle de synthèse qui constituerait l'avantage sélectif propre du plaisir de la réussite » (*ibid.*), conclut Sigaut. Pour lui, il est regrettable que le plaisir de la réussite ait été si souvent sous-estimé, et que l'on ait pendant trop longtemps séparé le cognitif et l'affectif dans l'appréhension de ces phénomènes humains<sup>7</sup>. La raison en est à son avis que l'on a toujours privilégié l'utilité finale d'une activité ou d'un travail, en négligeant complètement la motivation qui pouvait en être la source. Sigaut rappelle rapidement à ce propos que la souffrance au travail – un sujet d'actualité aujourd'hui – prouve que l'absence de plaisir en ce cas est à la longue difficilement supportable et peut même mener au suicide, comme nous en avons été témoins ces dernières années dans certaines entreprises françaises.

Cette question n'était qu'une digression, à laquelle Sigaut ne pouvait résister, pour rappeler qu'avec le taylorisme l'exploitation des ouvriers assignés à un travail résidait moins dans le mépris qui était attaché à leurs métiers qu'à la mise en œuvre d'un *capitalisme directif*, si bien représenté dans le film de Charlie Chaplin *Les Temps modernes*, qui s'est mêlé de dénier toute compétence aux ouvriers en voulant les diriger au cœur même de leur activité pour la rendre plus productive.

Mais là n'était pas le propos essentiel de Sigaut, qui reprend son argumentation en essayant de comprendre ce qui différencie les sociétés de primates de la nôtre lorsque leurs membres agissent au travers d'actions outillées. Pour ce faire, il procède par un long détour consacré aux modes d'organisation de plusieurs sociétés animales, en différenciant celles qui sont fondées sur l'entraide et celles qui fonctionnent sur l'échange. En gros, l'échange est le fait des espèces ovipares, insectes ou oiseaux par exemple, tandis que l'entraide concerne les mammifères comme principe de lien social<sup>8</sup>. Les humains quant à eux connaissent bien évidemment et l'entraide, et l'échange. Ces deux termes qui, en principe, désignent des comportements humains rendent compte chez Sigaut de répertoires d'activités propres aux différentes sociétés animales<sup>9</sup>. L'échange signifie qu'à l'intérieur d'un groupe certains de ses membres jouissent du « travail » des autres tandis que l'entraide implique que les membres du groupe se livrent tous aux mêmes activités et le font ensemble. Alors que l'échange produit parfois une différenciation d'ordre morphophysiologique (pensons aux abeilles et à leur unique reine), l'entraide se pratique entre des individus semblables. Chez les espèces de primates solitaires, Sigaut explique que l'entraide et l'échange interviennent peu, et que chez les espèces sociales hiérarchisées la présence et le fonctionnement des hiérarchies aboutissent aux mêmes effets. Dans les deux cas où les interactions entre les différents membres sont rares, il n'y a pas d'occasion d'apprentissage, et donc quasiment pas d'action outillée. Ainsi, « la solitude limite les relations entre individus, donc leurs possibilités d'apprentissage. La hiérarchie accapare leurs capacités d'attention, au détriment de leurs activités "techniques" » (p. 175). Comment les humains ont-ils pu échapper à ce dilemme imposé par la solitude et la hiérarchie relevé dans certaines sociétés de primates ? Est-ce la raison qui leur a permis de développer leur créativité technique ?

Sigaut reconnaît avoir été mis sur la piste de son hypothèse grâce à Pierre Clastres, qui voyait la « société primitive [comme étant] en son être *indivisée* » en ce sens que tous les individus qui la composent sont polyvalents : « les hommes doivent tous faire tout ce que les hommes doivent savoir faire, toutes les femmes savent accomplir les tâches que doit accomplir toute femme » (p. 176). Ce propos de Clastres rejoignait d'ailleurs, nous dit Sigaut, une remarque de Claude Lévi-Strauss qui écrivait que dans les tribus primitives « un célibataire n'est réellement que la moitié d'un être humain » (p. 177). Ainsi, la spécificité des humains aurait été que chaque sexe se soit spécialisé « l'un vis-à-vis de l'autre », c'est-à-dire qu'hommes et femmes ne sont pas seulement partenaires pour leur reproduction, mais qu'ils coopèrent aussi pour leur subsistance, étant ainsi utiles les uns aux autres pour survivre. À cela, il faut ajouter l'existence des premiers artisanats qui surajoutent d'autres activités spécialisées à la répartition sexuée du travail. Pour Sigaut, le partage de l'attention et la répartition des activités selon les sexes sont deux innovations capitales qui ont distingué les humains des autres espèces.

De plus, au cours des apprentissages respectifs des deux sexes, chacun selon un « programme » différent, filles et garçons, séparés les uns des autres, se sont efforcés d'apparaître désirables à l'autre sexe tout en essayant de plaire à leurs aînés. Pour Sigaut, c'est dans un tel contexte que le plaisir de la réussite a pu se transformer en un réel avantage évolutif, que la séduction et son pendant, la compétition, ont permis d'exercer encore mieux l'intelligence humaine. On avait là le milieu affectif idéal pour que se développe l'action outillée, propre à « contrebalancer le poids inhibiteur des hiérarchies principalement basées sur la force » (p. 184).

Dans quelques pages de « remarques finales », Sigaut s'interroge sur la validité de son hypothèse : « L'action outillée est-elle véritablement le propre de l'espèce humaine ? » Il n'en est pas tout à fait certain et dit avoir conscience de la fragilité de son hypothèse, mais il revendique le gros travail de recherche et de réflexion qu'il présente à ce propos dans ce petit livre, arguant du fait que la question de l'homínisation n'avait quasiment jamais été envisagée sous cet angle.

Cependant, il faut bien comprendre que c'est dans la dynamique de l'échange et du partage que l'action outillée a joué un rôle moteur pour l'homínisation. Car, chez les primates, l'action outillée (si elle existe) est le fait des dominés, parce que les dominants ont tendance à ne pas s'y intéresser. Or ce sont les dominants qui se reproduisent, ce qui signifie qu'en termes de sélection naturelle, l'action outillée seule n'a donné aucun avantage sélectif à ceux qui la pratiquaient. C'est bien parce que l'échange chez les humains s'est bâti sur un partenariat actif et permanent entre hommes et femmes, et ceci au-delà de la reproduction, dans une compétition génératrice de plaisir, que l'action outillée a pu prendre sa signification et entraîner les homínidés sur la voie de l'homínisation.

Telle est l'hypothèse de Sigaut, que j'espère n'avoir pas trahie, car son argumentation fondée sur une rhétorique élaborée et un riche corpus de références n'est pas toujours aisée à suivre, bien qu'elle soit servie par



une écriture parfaitement maîtrisée et une belle langue. Sigaut n'a pas son pareil pour construire des liens entre les écrits d'un nombre impressionnant d'auteurs qu'il nous donne à relire ou à découvrir au fil de ses argumentations et parfois de digressions toujours intéressantes. Cet ouvrage passionnant pose une foule de questions inédites sur l'action outillée, les techniques, les rapports entre l'homme et l'animal, les relations entre humains. Ajoutons que ce livre est suivi de sept textes en annexe cités par l'auteur au cours de sa démonstration. Les ethnologues comme les éthologues, les historiens ou les préhistoriens, tous ceux qui sont intéressés par la problématique de l'hominisation pourront en faire leur miel.

Reste le vif regret de ne plus pouvoir en discuter avec l'auteur...

Françoise Sabban  
École des hautes études en sciences sociales  
francoise.sabban@ehess.fr

**page 194 et  
ci-contre**

**fig. 3**  
*Mains tenant du blé,*  
Maroc, Haut Atlas.  
© Radius Images/Corbis.